

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 18

Artikel: Jean-Jacques Rousseau, musicien?
Autor: Rousseau, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une sorte de lit de Procruste. J'estime infiniment plus le pianiste, chez Frey, que le compositeur. Le jeune Engelbert Röntgen eut la main plus heureuse : son *Quatuor en ut mineur*, pour instruments à archet, a remporté, sans nul doute, le plus grand succès de la fête. Le musicien y a travaillé des thèmes très plastiques avec une clarté et une concision de forme admirables. Et il faut féliciter le compositeur de ce que nous trouvons ici enfin un musicien qui fait de la musique selon son cœur, sans recherche constante d'effets artificiels, un musicien dont on a l'impression rassurante qu'il ne cherche nulle part à donner plus qu'il ne peut. Or, ce qu'il peut n'est pas peu, je vous assure. Le « Quatuor de la Tonhalle », dont Röntgen est le violoncelliste, remporta ainsi que l'œuvre un succès considérable.

L'an prochain, les musiciens suisses se réuniront dans la ville de Notker, St-Gall, où la fête musicale prendra des dimensions plus imposantes.¹

FRIEDRICH SCHWABE.

¹ Si c'était le rôle d'une revue de la « vie musicale » de dire avant tout le charme intime des réunions annuelles de l'A. M. S., les heures d'abandon délicieux qu'elles nous procurent au cours de la vie sous pression qui est notre los à tous ou presque tous, — si fête des musiciens ne signifiait pas aussi fête (parfois, quel euphémisme !) de musique, je me serais laissé aller à écrire tout bonnement au courant de la plume. Mais le temps m'a manqué pour épurer, grouper, condenser les impressions très mélangées que les concerts d'Olten m'ont laissées, — et j'ai pensé qu'il serait intéressant pour la plupart des lecteurs de la *Vie musicale* d'entendre l'opinion d'un étranger qui, quoique habitant Zurich, juge de haut et de loin — pour les lecteurs de l'« Allg. Musikzeitung » de Berlin — les manifestations musicales de notre pays. G. H.

Jean-Jacques Rousseau, musicien ? ¹⁾

Origine de la Musique et ses rapports

Avec les premières voix se formèrent les premières articulations ou les premiers sons, selon le genre de la passion qui dictait les uns ou les autres. La colère arrache des cris menaçants, que la langue et le palais articulent ; mais la voix de la tendresse est plus douce, c'est la glotte qui la modifie et cette voix devient un son. Seulement les accents en sont plus

¹⁾ Un point interrogatif qui, en ces jours d'apothéose, prend des airs de protestation. Il n'étonnera cependant pas trop, je pense, ceux qui ont entendu l'étude présentée à Genève par notre distingué collègue, M. Edmond Monod. Oui, Jean-Jacques fut un *amateur*. Il fut, qu'on me passe le terme, un « touche à tout » de génie, rien de plus, mais rien de moins. Il fallait son incommensurable vanité pour lui permettre d'écrire (*Rousseau juge de Jean-Jacques*) : « Jean-Jacques était né pour la musique, non pour payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. Ses idées dans l'art et sur l'art sont fécondes, intarissables. » Qu'on en juge par les extraits qui suivent, d'un de ses écrits. (*Réd.*)

fréquents ou plus rares, les inflexions plus ou moins aiguës, selon le sentiment qui s'y joint. Ainsi la cadence et les sons naissent avec les syllabes, la passion fait parler tous les organes, et pare la voix de tout leur éclat ; ainsi les vers, les chants, la parole ont une origine commune. Autour des fontaines dont j'ai parlé, les premiers discours furent les premières chansons : les retours périodiques et mesurés du rythme, les inflexions mélodieuses des accents firent naître la poésie et la Musique avec la langue, ou plutôt tout cela n'était que la langue même pour ces heureux climats et ces heureux temps, où les seuls besoins pressants qui demandaient le concours d'autrui, étaient ceux que le cœur faisait naître.

Les premières histoires, les premières harangues, les premières lois furent en vers ; la poésie fut trouvée avant la prose ; cela devait être, puisque les passions parlèrent avant la raison. Il en fut de même de la Musique ; il n'y eut point d'abord d'autre Musique que la mélodie, ni d'autre mélodie, que le son varié de la parole, les accents formaient le chant, les quantités formaient la mesure, et l'on parlait autant par les sons et par le rythme, que par les articulations et les voix. Dire et chanter étaient autrefois la même chose, dit Strabon ; ce qui montre, ajoute-t-il, que la poésie est la source de l'éloquence. Il fallait dire que l'une et l'autre eurent la même source et ne furent d'abord que la même chose. Sur la manière dont se lièrent les premières sociétés, était-il étonnant qu'on mît en vers les premières histoires, et qu'on chantât les premières lois ? Était-il étonnant que les premiers Grammairiens soumissent leur art à la Musique, et fussent à la fois professeurs de l'un et de l'autre.

Une langue qui n'a que des articulations et des voix, n'a donc que la moitié de sa richesse ; elle rend des idées, il est vrai, mais pour rendre les sentiments, des images, il lui faut encore un rythme et des sons, c'est-à-dire, une mélodie : voilà ce qu'avait la langue Grecque, et ce qui manque à la nôtre.

Nous sommes toujours dans l'étonnement sur les effets prodigieux de l'éloquence, de la poésie et de la Musique parmi les Grecs ; ces effets ne s'arrangent point dans nos têtes, parce que nous n'en éprouvons plus de pareils, et tout ce que nous pouvons gagner sur nous en les voyant si bien attestés, est de faire semblant de les croire par complaisance pour nos savants. Burette ayant traduit, comme il put, en notes de notre Musique certains morceaux de musique grecque, eut la simplicité de faire exécuter ces morceaux à l'Académie des Belles-Lettres, et les Académiciens eurent la patience de les écouter. J'admire cette expérience dans un pays dont la Musique est indéchiffrable pour toute autre nation. Donnez un monologue d'Opéra français à exécuter par tels Musiciens étrangers qu'il vous plaira, je vous défie d'y rien reconnaître. Ce sont pourtant ces mêmes Français qui prétendaient juger la mélodie d'une ode de Pindare mise en Musique il y a deux mille ans !

J'ai lu qu'autrefois en Amérique, les Indiens voyant l'effet étonnant des armes à feu, ramassaient à terre les balles de mousquet ; puis les jetant avec la main en faisant un grand bruit de la bouche, ils étaient tout surpris de n'avoir tué personne. Nos orateurs, nos musiciens, nos savants ressemblent à ces Indiens. Le prodige n'est pas qu'avec notre Musique nous ne fassions plus ce que faisaient les Grecs avec la leur ; il serait, au contraire, qu'avec des instruments si différents on produisit les mêmes effets.

de l'Harmonie

La beauté des sons est de la nature ; leur effet est purement physique ; il résulte du concours des diverses particules d'air mises en mouvement par le corps sonore, et par toutes ses aliquotes, peut-être à l'infini ; le tout ensemble donne une sensation agréable : tous les hommes de l'univers prendront plaisir à écouter de beaux sons ; mais si ce plaisir n'est animé par des inflexions mélodieuses qui leur soient familières, il ne sera point délicieux, il ne se changera point en volupté. Les plus beaux chants, à notre gré, toucheront toujours médiocrement une oreille qui n'y sera point accoutumée ; c'est une langue dont il faut avoir le Dictionnaire.

L'harmonie proprement dite est dans un cas bien moins favorable encore. N'ayant que des beautés de convention, elle ne flatte à nul égard les oreilles qui n'y sont pas exercées ; il faut en avoir une longue habitude pour la sentir et pour la goûter. Les oreilles rustiques n'entendent que du bruit dans nos consonances. Quand les proportions naturelles sont altérées, il n'est pas étonnant que le plaisir naturel n'existe plus.

Un son porte avec lui tous ses sons harmoniques concomitants, dans les rapports de force et d'intervalles qu'ils doivent avoir entr'eux pour donner la plus parfaite harmonie de ce même son. Ajoutez-y la tierce ou la quinte, ou quelque autre consonance, vous ne l'ajoutez pas, vous la redoublez, vous laissez le rapport d'intervalle, mais vous altérez celui de force : en renforçant une consonance et non pas les autres, vous rompez la proportion : en voulant faire mieux que la nature, vous faites plus mal. Vos oreilles et votre goût sont gâtés par un art mal-entendu. Naturellement il n'y a point d'autre harmonie que l'unisson.

M. Rameau prétend que les dessus d'une certaine simplicité suggèrent naturellement leurs basses, et qu'un homme ayant l'oreille juste et non exercée, entonnera naturellement cette basse. C'est là un préjugé de Musicien, démenti par toute expérience. Non seulement celui qui n'aura jamais entendu ni basse, ni harmonie, ne trouvera de lui-même, ni cette harmonie, ni cette basse, mais même elles lui déplairont si on les lui fait entendre, et il aimera beaucoup mieux le simple unisson.

Quand on calculerait mille ans les rapports des sons et les lois de l'harmonie, comment fera-t-on jamais de cet art un art d'imitation, où est le principe de cette imitation prétendue, de quoi l'harmonie est-elle signe, et qu'y a-t-il de commun entre des accords et nos passions ?

Qu'on fasse la même question sur la mélodie, la réponse vient d'elle-même, elle est d'avance dans l'esprit des lecteurs. La mélodie, en imitant les inflexions de la voix, exprime les plaintes, les cris de douleur ou de joie, les menaces, les gémissements ; tous les signes vocaux des passions sont de son ressort. Elle imite les accents des langues, et les tours affectés dans chaque idiome à certains mouvements de l'âme ; elle n'imité pas seulement, elle parle, et son langage inarticulé, mais vif, ardent, passionné, a cent fois plus d'énergie que la parole même.

Voilà d'où naît la force des imitations musicales ; voilà d'où naît l'empire du chant sur les cœurs sensibles. L'harmonie y peut concourir en certains systèmes, en liant la succession des sons par quelques lois de modulation, en rendant les intonations plus justes, en portant à l'oreille un témoignage assuré de cette justesse, en rapprochant et fixant à des intervalles consonants et liés, des inflexions inappréciables. Mais en donnant aussi des entraves à la mélodie, elle lui ôte l'énergie et l'expression, elle

efface l'accent passionné pour y substituer l'intervalle harmonique, elle assujettit à deux seuls modes, des chants qui devraient en avoir autant qu'il y a de tons oratoires, elle efface et détruit des multitudes de sons ou d'intervalles qui n'entrent pas dans son système ; en un mot, elle sépare tellement le chant, de la parole, que ces deux langages se combattent, se contrarient, s'ôtent mutuellement tout caractère de vérité, et ne se peuvent réunir sans absurdité dans un sujet pathétique. De là vient que le peuple trouve toujours ridicule qu'on exprime en chant les passions fortes et sérieuses ; car il sait que dans nos langues, ces passions n'ont point d'inflexions musicales, et que les hommes du Nord, non plus que les cygnes, ne meurent pas en chantant.

La seule harmonie est même insuffisante pour les expressions qui semblent dépendre uniquement d'elle. Le tonnerre, le murmure des eaux, les vents, les orages sont mal rendus par de simples accords. Quoi qu'on fasse, le seul bruit ne dit rien à l'esprit, il faut que les objets parlent pour se faire entendre, il faut toujours, dans toute imitation, qu'une espèce de discours supplée à la voix de la nature. Le musicien qui veut rendre du bruit par du bruit, se trompe ; il ne connaît ni le faible ni le fort de son art ; il en juge sans goût, sans lumières. Apprenez-lui qu'il doit rendre du bruit par du chant ; que s'il faisait croasser des grenouilles, il faudrait qu'il les fit chanter ; car il ne suffit pas qu'il imite, il faut qu'il touche et qu'il plaise, sans quoi sa maussade imitation n'est rien, et ne donnant d'intérêt à personne, elle ne fait nulle impression.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.
(*Essai sur l'origine des langues.*)



Chansons de la Vieille Suisse.

Sous ce titre et sous une couverture d'un charme pittoresque, les éditeurs Fœtisch frères viennent de publier une 1^{re} série de 10 chansons populaires, dont les mélodies ont été harmonisées par Gustave Doret et les textes traduits et adaptés par René Morax avec un goût parfait. On lira sans doute avec plaisir la notice placée en tête d'un volume dont chacun appréciera la saveur et qui implique une promesse pour l'avenir, puisqu'on nous l'annonce comme une 1^{re} série. Voici cette notice :

«La chanson est la forme la plus charmante et la plus pure de l'art populaire. Elle exprime avec esprit et avec grâce les sentiments légers et profonds d'une race. A toute époque, on a cherché à recueillir avec un zèle pieux les mélodies inventées par un artiste inconnu et que le peuple a modelées à sa guise et marquées à son sceau. Le travail entrepris par la société des Traditions populaires suisses sous la direction de M. Hoffmann-Krayer a sauvé de l'oubli plus d'un de ces refrains que les vieilles générations emportent avec elles. Les airs et les poèmes rustiques réunis dans ce recueil ne sont pas nouveaux ni inédits. On les chante encore sur les routes et dans les chalets d'Appenzell, de Berne et du Valais. M. A. Tobler, le patient érudit qui a rendu de si grands services à l'histoire de l'art musical d'Appenzell, et